

plus on remonte vers le nord, plus ce testacé bivalve a de vertus gustatives. Les huîtres des pays chauds, celles de l'Afrique, par exemple, sont absolument inférieures. Les Romains abandonnèrent celles d'Italie aussitôt qu'ils eurent accès, grâce aux conquêtes de César, qui, pour cette considération, fut nommé dictateur du monde entier, aux huîtres de la Gaule. Celles-ci, à leur tour, cédèrent l'empire aux acéphales de l'Angleterre et de l'Irlande.

C'est tout simplement une question de latitude.

En suivant cette progression, les huîtres du pôle Nord doivent donner, aux phoques et aux ours blancs de ces parages, des jouissances inconnues aux amphibiens de notre zone tempérée.

Ce point-là—la supériorité des huîtres boréales—est très important à établir, maintenant surtout qu'il est prouvé par les récentes découvertes de M. Olsen qu'il existe dans les régions du cercle polaire des bancs d'huîtres inépuisables. On ne demandera plus, à chaque sinistre survenu dans ces contrées de glace, à quoi servent ces expéditions au pôle Nord, qui ne sont en fin de compte que des hécatombes choisies par les gouvernements soi-disant civilisés. A quoi elles servent ? A frayer aux gourmets des cinq continents le chemin des grandes battures d'huîtres ! A reculer les barrières de banquises qui nous interdisent l'approche de ce nouveau jardin des Hespérides ! A justifier ce grand mot de Voltaire, si peu compris de son siècle, et qu'il faut, même dans le nôtre, modifier pour le faire entendre :

« C'est du Nord aujourd'hui que nous viennent les huîtres ! »

* * *

Nos huîtres s'en vont ! Caraquette qui, il y a vingt ans, exportait 20,000 barils d'huîtres au Canada, n'en a pas exporté 2,000 l'année dernière. Dans dix ans, les grandes huîtres de Bedec et de Malpec seront épuisées complètement, comme le sont, ou à peu près, les bancs de Shédiac, de Boutouche, de Shemogoui, et généralement tous ceux du littoral du Nouveau-Brunswick, à partir de Miramichi en allant jusqu'à Pictou.

Pendant qu'en France l'industrie du parcage artificiel, de l'ensemencement et de l'élevage des huîtres prend de l'importance d'année en année, au point de compter ses revenus par millions de dollars, et de transformer en établissement populeux et florissants des grandes étendues du littoral autrefois désertes et réputées inhabitables ; pendant que la Virginie, le Maryland et New-York emploient des véritables armées d'hommes et de femmes à draguer, ouvrir, mettre en boîte et expédier aux quatre coins du continent des milliards de ces savoureux mollusques, le Canada n'a pas un seul parc ou vivier artificiel pour la reproduction des huîtres.

Or, tout le monde au Canada mange des huîtres. Rien que pour l'approvisionnement de nos grandes villes, Montréal, Québec, Toronto, Ottawa, Hamilton, nous payons des milliers de piastres par semaine à Baltimore et à New-York.

Il y a des fortunes à faire pour les *amarcilleurs* qui s'aviseront un jour de pratiquer la culture de nos bancs d'huîtres, et des bénédictions à amasser. Sans compter que c'est une ressource nationale qui périclite, faute d'exploitation.

Le gouvernement fédéral, rouge ou bleu, a fait des lois pour la protection de nos huîtres. Ces lois, fruits de longs tâtonnements et de nombreux inspecteurs *ad hoc*, se résument à ceci : Défense de pêcher des huîtres à partir du premier de mai jusqu'au premier de septembre.

Résultat : jamais la destruction de nos huîtres n'a été aussi rapide et aussi complète que depuis l'application de ces règlements.

Parce qu'en France, en Angleterre et aux Etats-Unis un semblable règlement existe, on a cru faire merveille en l'appliquant ici, sans considérer si ce qui convient à la Virginie peut convenir aussi bien au Nouveau-Brunswick, où les glaces *prennent* en novembre et fondent en avril.

Qu'on laisse donc pêcher des huîtres en été, au risque de faire mourir d'horreur ceux qui s'imaginent encore que les huîtres sont *poison* pendant les mois qui n'ont pas d'*R*, et que, par exemple, l'on prohibe la pêche sur la glace. C'est l'hiver qui tue nos huîtres. Voici comment : Pour faire la pêche, dans notre pays, au lieu de se servir d'une drague, comme en France, en Italie, aux Etats-Unis, on se sert de râteaux armés de longues dents de fer. Le pêcheur, ayant fait "engraver" ou mordre son râteau sur les fonds, ou la "batture", comme disent les Acadiens, l'en retire chargé de coquillages morts et vivants de toutes dimensions. Si c'est l'été, après avoir trié les huîtres, il rejette le contenu de son râteau à l'eau ; mais si c'est l'hiver, il laisse tout sur la glace, sauf les huîtres qu'il a mises dans son panier. Or, les débris qu'il laisse ainsi geler et périr sur la glace, ce sont des coquillages morts auxquels sont attachées des petites huîtres qui peuvent se compter par milliers. Des experts assurent que la semence d'une seule huître contient jusqu'à 500,000 ovaires.

A ce taux-là, des milliards d'huîtres sont tuées à leur naissain par nos pêcheurs, l'hiver. C'est là une des

causes de la destruction de nos huîtres, et peut-être la plus active.

* * *

Je parlais tout à l'heure des inspecteurs du gouvernement dont les rapports ont servi de bases aux règlements établis pour la protection des huîtres. Quelques-uns de ces inspecteurs sont eux-mêmes de véritables... perles.

L'autre jour, je lisais le rapport d'un nommé Hunter-Duvar, bien connu comme dramaturge et comme "scholar" dans toute l'île du Prince-Edouard. Il y a des ineffabilités dans le mémoire de cet inspecteur.

Il commence par déplorer l'ignorance du public "incapable, dit-il, de comprendre que l'huître n'est pas bonne à manger, l'été." Puis il voudrait, "pour des raisons d'hygiène, que la vicieuse inclination de manger des mollusques impurs fut réformée."

Molusque impur ! Une huître !

Savez-vous où cet inspecteur philanthrope a pris cette impureté qu'il trouve dans les huîtres ? Dans sa Bible, où il a lu, sans doute, que la loi mosaïque défendait, comme aliment impur, l'usage de tout poisson n'ayant ni ouïes ni nageoires.

Moïse devenu *collaborateur* de Hunter-Duvar ! Décidément Elie Berthet a trouvé un compagnon d'infortune.

Seulement, qu'on ne s'étonne plus si nos bancs d'huîtres s'épuisent.

PASCAL POIRIER.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

VI

L'ANNÉE DE SATURNE ET SES SAISONS ; FICTION ET RÉALITÉ.
CHALEUR INTERNE ET NEIGES POLAIRES

La distance de Saturne au Soleil n'influe pas moins sur ses années que sur ses jours. Plus une planète est éloignée de son centre d'attraction, plus grand est l'orbite décrit par elle autour de ce centre et, par conséquent, plus long est le temps qu'elle emploie à le décrire, ou, ce qui revient au même, plus long est le cours de son année. Saturne accomplit sa révolution complète autour du Soleil en 29 ans et 166,97 jours terrestres. Ce serait là une année peu en rapport avec nos usages, peu même, il faut l'avouer, en rapport avec nos idées : pensons-y un peu, une année de 25,000 jours saturniens !

Quant aux saisons, on pourrait parler plus pertinemment de leurs différences et de leurs causes, si le peu d'influence calorifique, exercée par le Soleil sur la planète, ne nous contraignait à éloigner toute idée d'analogie entre la Terre et Saturne sous ce rapport. L'axe de rotation de Saturne est à peu près incliné comme celui de notre globe. Il s'ensuit que la différence entre l'influence du Soleil doit suivre, dans le cours de l'an saturnien, la même proportion que nous observons sur la Terre dans les latitudes correspondantes : de là une succession de saisons qu'on pourrait appeler des noms ordinaires de printemps, d'été, d'automne et d'hiver. Mais quelle différence dans la signification de ces mots !

D'abord, rappelons-nous que l'année de Saturne vaut, par la longueur, vingt-neuf des nôtres. Par conséquent, pendant que sur la Terre, chaque saison ne dure qu'un quart de l'année ou trois mois, en Saturne, chaque saison est de sept de nos années. Sept ans de printemps ou d'automne ! Voilà certes un plaisir que nous, pauvres habitants de ce bas-monde, n'avions même pas osé rêver ! Mais là-haut aussi, cette agréable saison, quelle qu'elle soit, a un terme ; et un hiver de sept ans continus vient d'une main inexorable équilibrer les plateaux de la balance. Si un pôle de Saturne jouit d'une aurore constante pendant quatorze ans, comme notre pôle pendant six mois, il reste aussi, quatorze années durant, enseveli dans les ténèbres et les glaces d'une nuit profonde.

Mais la différence de durées et la différence de constitutions qu'elle entraîne nécessairement pour les organismes végétaux et animaux du monde saturnien, n'importe pas une différence substantielle entre les saisons de cette planète et celles de la terre. Il ne saurait pourtant y avoir entre les unes et les autres aucune ressemblance ni même aucune analogie, aux yeux de celui qui penserait un moment à l'immense distance à laquelle cette planète se trouve du Soleil. Flammarion sacrifie évidemment la science à la poésie et entraîne la poésie elle-même dans les régions de l'absurde, quand il nous représente les climats de Saturne divisés, comme ceux de la Terre, en zones torrides, tempérées ou glaciales. Si la distinction des zones vient de l'inclination sous laquelle les diverses latitudes se présentent aux rayons du soleil, leur caractère absolu et leurs dénominations proviennent de l'intensité de chaleur qu'elles reçoivent en réalité de cet astre. Or, comment appeler *torride* ou brûlée la région équatoriale de Saturne, où la température moyenne, telle que produite par le Soleil, ne s'élève pas au-dessus d'un quart de

degré ? Autant vaudrait dire que notre Baie d'Hudson, le Labrador, la Lapérouse et autres régions comprises dans le cercle polaire arctique sont, elles aussi, dans une zone torride !

La chaleur que Saturne reçoit du Soleil n'est, comme nous avons dit, qu'un centième de celle qui tombe sur notre globe. Si donc nous gardons la même proportion pour les latitudes correspondantes, la température moyenne, qui est de 25 degrés C... dans nos régions tropicales, se trouve réduite à un vingt-cinquième de degré dans les régions tropicales de Saturne. Et alors, il est évident pour tous, que les zones tempérées de Saturne jouissent d'un climat pareil à celui de nos cercles polaires, et que ses cercles polaires en ont un en comparaison duquel notre pôle, avec ses 40° au-dessous de zéro, serait non plus une *Boothia felice*, mais une Sicile ou une Italie. Avec de telles températures, de grâce ne parlons point d'été ou de printemps, de zones torrides ou tempérées.

Heureusement pour Saturne ou mieux pour l'homme, qui aime à se représenter sa surface comme un lieu d'habitation moins sombre et moins glacé, nous pouvons supposer que la chaleur interne de la planète supplée quelque peu à la pauvreté des rayons solaires. Les amas de vapeurs plusieurs fois signalés, et qui, tout en constituant la partie du globe de Saturne visible à nos yeux, nous dérobe au contraire toute sa masse intérieure, semble favoriser cette opinion. Mais l'hypothèse de saisons et de zones saturniennes semblables aux nôtres n'en reste pas moins sans valeur aucune, car alors la température de la surface est basée non sur la radiation solaire, mais sur la chaleur qui se répand du centre sur tous les points de la circonférence. Dans ce cas, le froid excessif de la masse entière est tempéré par une cause interne, révélée par l'état gazeux de l'enveloppe extérieure ; mais de là il y a loin à conclure à l'existence d'un sol tiède et d'une atmosphère tempérée, comme on l'a fait pourtant pour les besoins de la thèse gratuite et imaginaire d'après laquelle il y aurait en Saturne une faune et une flore complètes.

De ce que nous voyons l'abaissement de la température déterminer souvent le passage d'une substance de l'état gazeux à l'état liquide ou solide ; et de ce que nous ignorons les autres causes et conditions qui peuvent produire le même résultat, nous regardons facilement l'existence de vapeurs comme l'indice certain d'une température assez élevée. Cet indice cependant est loin d'être tel. Dans les régions les plus hautes et les plus froides de l'atmosphère terrestre, à 6,500 mètres de la Terre, se balancent librement les vapeurs dentelées du cirrus, tandis qu'à des milliers de mètres plus bas, dans un air ambiant beaucoup moins froid, les cumulus des nuages d'été se dissolvent en pluie et se réduisent en grêle. Les brumes du cercle arctique se maintiennent, elles aussi, à plusieurs dizaines de degrés au-dessous de zéro, pendant que les vapeurs tropicales se précipitent en pluie, avec autant de degrés de chaleur. Ainsi la grande masse des vapeurs saturniennes ne prouve rien, sinon tout au plus que la planète jouit d'un climat pareil à celui de nos terres polaires ou des régions les plus élevées de notre atmosphère, où la vapeur vésiculaire des cirrus se mêle dans l'air à des glaçons très petits.

A dire vrai, cette conclusion est loin de rendre souriant la perspective d'un séjour tant soit peu prolongé en Saturne. Les zones tempérées de la planète redevennent ce qu'elles nous paraissent être dès le principe, semblables, pour le climat, à nos régions polaires. Et certes, ce n'est déjà pas très attrayant. Cependant, nous devons l'avouer, cette déduction relative à des régions plongées, on ne saurait dire combien profondément, dans l'atmosphère de Saturne, péchait encore par trop de générosité. Car nous ne tenions aucun compte de la déperdition de la chaleur solaire et dans l'atmosphère elle-même et dans les brumes qui l'encombrent. Par suite de ce fait indubitable, la chaleur qui pénètre jusque-là doit être beaucoup moindre que nous n'avons dit et peut-être est-elle presque nulle.

D'un autre côté, bien que l'existence d'amas gazeux ne puisse prouver qu'une température supérieure à quelques degrés au-dessus de zéro, elle n'en exclut pas cependant une moins rigide. Ceci même peut s'admettre comme vraisemblable, surtout quand il s'agit de masses de vapeurs aussi considérables et aussi constantes que le sont celles de Saturne, sans qu'il soit nécessaire d'attribuer à la planète un climat vraiment doux, selon notre manière de concevoir.

Une dernière conséquence bien extraordinaire de l'importance qu'aurait la chaleur interne de Saturne, comme source presque unique de l'état climatique de sa surface, c'est que ce globe devrait jouir tout entier, des pôles à l'équateur, à peu près de la même température. Ainsi parler de zones tant tropicales que tempérées ou glaciales, serait, pour qui recourt à cette hypothèse, une double erreur contre la physique la plus élémentaire. Mais il y a plus. Si l'on ne tient compte que de la chaleur interne, la différence entre le rayon équatorial de Saturne et son rayon polaire étant de 6,000 kilomètres, différence de tous points respectable, il faudrait en conclure que les régions polaires, plus proches du centre incandescent, sont les moins froides,